

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PRESS

Avertissement

*"Idéaliste quant à la méthode, la psychanalyse rejoint la jumelle des idéologies fondées sur l'irrationnel, jusques et y compris l'idéologie nazie. Hitler ne faisait pas autre chose en cultivant les mythes de la race et du sang, forme nazie de l'irrationnel des instincts."*¹

Le marxisme s'est trouvé confronté en Allemagne, après la première guerre mondiale à des problèmes qui l'ont mis à rude épreuve et qui ne sont pas étrangers à la diversité et à la richesse, mais aussi au désarroi et aux errements du mouvement allemand.

Pourquoi la faillite de la socialdémocratie, pourquoi l'échec de la révolution allemande, pourquoi la force du fascisme ? Telles étaient les questions dont les réponses, sanctionnées dans des pratiques politiques déterminées, allaient engager l'avenir du mouvement révolutionnaire. Or l'analyse marxiste "officielle", celle qui par le biais de l'Internationale et du P.C.A., s'est imposée, tenait, au-delà des nuances, en quelques propositions bien simples : les masses étaient révolutionnaires, mais elles ont été *trahies* par la socialdémocratie puis *trompées* par le fascisme.²

Il n'est pas utile de démontrer pourquoi ces réponses sont une impasse : la vie a tranché. Le point stratégique de cette impasse théorique et politique tient dans la méconnaissance de la réalité spécifique de l'idéologique : la formation sociale n'étant pas conçue comme une structure complexe à dominante, l'idéologique comme élément de la "superstructure" n'est pas saisi comme instance ayant une relative autonomie, une structure et une dynamique propres, d'où les notions de "reflet", d' "expression" pour penser le rapport de la "superstructure" à l' "infrastructure"³. Dès lors, l'analyse de l'idéologique consiste à mettre directement en rapport par équivalence certaines données empiriques avec certains éléments ou segments idéologiques⁴ ; ainsi, on dira par exemple que la religion, *c'est* l'opium du peuple, que le fascisme, *c'est* l'idéologie du grand capital ou que la psychanalyse, *c'est* le produit de la dégénérescence de la bourgeoisie – c'est-à-dire que l'on réduit une idéologie à la fonction sociale, politique qu'elle remplit dans une formation sociale. L'expérience a montré – le coût fut élevé – que de cette conception on était incapable de produire une pratique politique juste dans le champ de l'idéologie.

Tel est le premier élément de la conjoncture théorique et politique des textes que nous publions ici. Il convient toujours, à notre avis, de les situer dans cette perspective d'une lutte contre une déviation mécaniste et économiste du marxisme. Le second élément de cette conjoncture, c'est l'apparition de la psychanalyse. On comprend facilement qu'un "certain marxisme" ait porté ses inclinations plus vers la psychologie expérimentale que vers une théorie dont l'objet semblait bien peu "réel". *Reich* fut un des

premiers marxistes à apercevoir que la théorie psychanalytique, articulée au matérialisme dialectique, était susceptible de donner au marxisme les moyens de sortir de l'impasse : si l'idéologie n'est pas pur discours, illusion nue, reflet sans consistance, il faut bien y repérer la combinaison d'éléments matériels, réels et imaginaires, selon des lois pour lesquelles la théorie psychanalytique est susceptible de nous donner certaines clefs, s'il est vrai que l'idéologie s'instaure, en dehors de toute référence à un sujet singulier, dans un rapport – qui reste à déterminer – au fantasme et au désir.⁵ Telle est une des tâches théoriques capitales définie par Reich il y a quarante ans déjà.

Il serait facile aujourd'hui de montrer comment dans le domaine même des concepts psychanalytiques fondamentaux, Reich s'éloigne de la théorie freudienne : l'aplatissement du désir sur le plan du besoin, la réduction du conflit psychique au conflit originnaire : moi-monde extérieur, la conception de la pulsion comme une "forme vide" qui reçoit son contenu de l'extérieur (société), son évolution vers le mythe d'une analyse "totale" (biologique, physiologique, sociologique)⁶ – ce n'est pas le moindre intérêt des textes présentés ici que de permettre de repérer au plus près les fondements épistémologiques des premières œuvres de Reich.

Mais ne prenons pas prétexte des résultats "déviotionnistes" de l'entreprise pour juger d'emblée irrecevable la position même du problème dont on sait de plus en plus qu'il n'est pas que "théorique".

(1) *Lettres Françaises*, 1951, cité par Moscovici in *La psychanalyse, son image, son public*, p. 579.

(2) On retrouve les échos de cette analyse dans le livre de Badia qui fait appel en dernier recours à la force de persuasion de Hitler et au "grand viol des foules" par la propagande nazie. Cf. le dernier chapitre du 1^{er} tome de *Histoire de l'Allemagne Contemporaine*, Editions Sociales.

(3) Cf. par exemple les apories de Lefèvre et Guterman (*La Conscience Mystifiée*, 1936, Gallimard, p. 255 et suivantes).

(4) "Toute pensée non-mathématique qui a besoin du signe égal est suspecte d'idéologie", Althusser, Séminaire sur l'*Idéologie Allemande*, 1967, inédit.

(5) "L'idéologie est l'expression du rapport des hommes à leur "monde", c'est-à-dire l'unité (surdéterminée) de leur rapport réel et de leur rapport imaginaire à leurs conditions d'existence réelles".

En posant dans l'idéologie un double rapport (réel et imaginaire) Althusser (*Pour Marx*, p. 240) permet de penser l'idéologie comme une formation active.

Sur le lieu de l'articulation de la théorie psychanalytique au matérialisme dialectique, cf. Michel Tort, in *L'Arc*, n° 34 : "Freud et la philosophie".

(6) Les notes de l'édition de 1934 de l'article "*Matérialisme dialectique et psychanalyse*" marquent nettement cette évolution.

– *Matérialisme dialectique et psychanalyse (Dialektischer Materialismus und Psychoanalyse)* a été publié la première fois en 1929 dans *Unter dem Banner des Marxismus* puis en 1934 in *Verlag für Sexualpolitik*, Copenhague – ; les notes de l'édition de 1934 sont précédées de : [1934].

– *Pour l'application de la psychanalyse à la recherche historique [Zur Anwendung der Psychoanalyse in der Geschichtsforschung]* est paru la première fois en 1934 dans la revue : *Zeitschrift für Politische Psychologie und Sexualökonomie*.

– *Psychologie de masse du fascisme. [Massenpsychologie des Faschismus]* est paru en 1933.

MATÉRIALISME DIALECTIQUE ET PSYCHANALYSE

1. AVANT-PROPOS

Existe-t-il des liens quelconques entre la psychanalyse de *Freud* et le matérialisme dialectique de *Marx* et d'*Engels* ? Répondre à cette question, dégager ces liens s'ils existent, voilà le but que nous nous assignons. Notre réponse permettra également de dire s'il est possible d'ouvrir la discussion sur les rapports de la psychanalyse avec la révolution prolétarienne et la lutte de classe

Les quelques contributions au sujet "psychanalyse et socialisme", que l'on trouve jusqu'à présent dans la littérature, pèchent en ceci que la discussion soit du côté du marxisme soit du côté de la psychanalyse manque de l'orientation adéquate. Du côté marxiste la critique de l'application de connaissances psychanalytiques à la théorie sociale était en partie justifiée. Les quelques contributions de psychanalystes à ce sujet manquaient d'une orientation adéquate dans les questions fondamentales du matérialisme dialectique et négligeaient en outre complètement la question centrale de la sociologie de *Marx*, la lutte des classes. Par là même elles n'étaient d'aucune utilité pour un sociologue marxiste, tout comme un essai sur les problèmes psychologiques n'est d'aucune signification pour le psychanalyste s'il ne tient pas compte des faits du développement sexuel infantile, du refoulement sexuel, de la vie psychique inconsciente et de la résistance sexuelle.

Le résultat le plus fâcheux dans ce genre est le travail de *Kolnai* : "*Psychanalyse et sociologie*"¹ — un auteur qui dans l'intervalle, sans avoir jamais été réellement analyste, a atterri chez *Scheler* après s'être officiellement détaché de la psychanalyse — malheureusement il ne l'a pas fait avant la rédaction de son pamphlet sur la sociologie parce que, a-t-il dit, elle ne correspondait plus à ses idées... Son travail déborde d'interprétations fausses, métaphysiques et idéalistes des faits découverts par la psychanalyse ; il n'entrera pas en ligne de compte ici pour notre discussion. Par erreur *Jurinetz*, qui prit le travail de *Kolnai* comme point de départ d'une critique de la psychanalyse, l'a présenté comme "l'un des disciples les plus fervents de *Freud*"²

(1) Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1923.

(2) "*Psychanalyse et Marxisme*", in *Unter dem Banner des Marxismus*, 1^{ère} année, n° 1.

Nous ne pouvons pas ici entrer dans le détail du travail de *Jurinetz*, mais pour éclaircir les choses au niveau des principes nous devons dès maintenant dire que le rejet qu'expriment les théoriciens marxistes dans leur critique de la psychanalyse est justifié sur deux points.

Dès qu'on abandonne le terrain propre de la psychanalyse, dès qu'on tente notamment d'appliquer cette dernière aux problèmes sociaux, on en fait immédiatement une *Weltanschauung*, une conception du monde ; elle prend alors figure de système psychologique, de système qui, contrairement au marxisme, préconise le règne de la raison et prétend améliorer l'existence sociale par une réglementation rationnelle des rapports humains et une éducation tendue vers la maîtrise consciente de la vie pulsionnelle. Ce rationalisme utopique – qui trahit d'ailleurs une conception individualiste du phénomène social – n'est ni original, ni révolutionnaire et dépasse en outre les attributions de la psychanalyse. Cette dernière, selon la définition même de son fondateur, est tout simplement une méthode psychologique qui, avec des moyens scientifiques, cherche à décrire et à expliquer la vie psychique considérée comme un domaine particulier de la nature. N'étant pas un système philosophique, (*Weltanschauung*) n'étant pas davantage capable d'en engendrer un, la psychanalyse ne saurait ni remplacer, ni compléter la conception matérialiste de l'histoire. Science naturelle, elle n'a rien de commun avec les conceptions historiques de *Marx*.³

Le véritable objet de la psychanalyse est la vie psychique de l'homme devenu être social. Elle ne s'intéresse au psychisme des masses que dans la mesure où y apparaissent les phénomènes individuels (problème du chef par exemple), dans la mesure où, par sa connaissance de l'individu, elle peut expliquer les manifestations de l'"âme des masses" telle que la peur, la panique, l'obéissance, etc. Mais il semble que le phénomène de la conscience de classe lui soit à peine accessible ; et des problèmes tels que le mouvement de masse, la politique, la grève, qui sont du ressort de la sociologie, échappent à la méthode psychanalytique. Elle ne peut donc pas se substituer à la sociologie, non plus que tirer d'elle-même une doctrine sociologique. Pourtant, elle peut jouer à l'égard de la sociologie le rôle de science auxiliaire, sous forme de psychologie sociale par exemple. La psychanalyse peut découvrir les motifs irrationnels qui poussent une nature de chef⁴ à rallier le socialisme plutôt que le nationalisme, ou inversement ; elle peut également discerner l'influence des idéologies sociales sur le développement psychique de l'individu.⁵ Les critiques marxistes ont donc raison quand ils reprochent à maints psychanalystes de vouloir expliquer ce qui, à l'aide de cette méthode, n'est pas explicable ; mais ils ont tort quand

[1934] (3) Cela ne signifie nullement qu'aucune conséquence sociale ne découle des connaissances analytiques. Toute science ayant son point de départ dans une prise de position pratique vis-à-vis des questions actuelles (*Daseinsfragen*) – ainsi la psychanalyse a eu comme départ la question de la compréhension et de la guérison des maladies psychiques –, des nécessités pratiques sont à la base de la recherche scientifique. Le scientifique peut produire un travail des plus féconds, sans accéder lui-même aux conséquences au niveau de la conception du monde. Mais généralement ses recherches en souffrent, quand sa conception du monde acquise par ailleurs vient en contradiction avec sa recherche. Si alors il empêche ceux dont l'activité est constituée par une praxis qui s'inscrit dans une conception du monde, de tirer de sa théorie les conséquences que lui-même a rejetées ou qu'il n'a pas vues, il rentre alors en conflit avec lui-même – destin qui n'a pas épargné les plus grands de nos chercheurs. C'est ainsi qu'il n'était pas du devoir de *Freud* en tant que scientifique de tirer de sa théorie les conséquences sociales ; il reste réservé au sociologue dans la pratique de le faire. Que cette séparation entre recherche et conséquence soit une particularité de la science bourgeoise et qu'elle doive cesser dans le socialisme, cela va de soi.

(4) Voir E. KOHN : *Lassalle, le chef*, Editions psychanalytiques internationales, 1926.

ils identifient la méthode avec ceux qui l'appliquent et quand ils portent à son compte les erreurs commises par ces derniers.

Nous sommes ainsi amenés à établir une distinction nécessaire — mais qui n'apparaît pas toujours clairement dans la littérature marxiste — entre le marxisme comme sociologie, donc science, et le marxisme comme méthode d'investigation et comme pratique fondée sur une conception du monde ⁶. La sociologie marxiste est le résultat de l'application au domaine de l'être social de la méthode marxiste. En tant que science, la psychanalyse est l'égale de la sociologie marxiste : l'une traite des phénomènes psychiques, l'autre des phénomènes sociaux, et s'il leur arrive de se porter mutuellement assistance, c'est uniquement dans la mesure où le fait social doit être exploré dans le psychisme individuel, ou inversement le fait psychique dans l'être social. La sociologie ne saurait donc expliquer une névrose, un trouble de l'aptitude au travail ou de l'activité sexuelle. Mais il en va autrement s'il s'agit du matérialisme dialectique. Ici, deux éventualités seulement : ou bien la psychanalyse s'oppose au marxisme comme méthode — elle serait en ce cas idéaliste et antidialectique — ou bien il est possible de montrer que, dans son domaine propre, la psychanalyse a effectivement appliqué le matérialisme dialectique et développé des théories correspondantes — inconsciemment d'ailleurs, comme tant d'autres sciences naturelles. Du point de vue méthode logique, la psychanalyse ne peut que s'opposer au marxisme ou s'accorder avec lui. Dans le premier cas, c'est-à-dire si les résultats psychanalytiques ne sont pas dialectiques et matérialistes, le marxisme doit rejeter cette doctrine ; mais dans le second cas, il sait avoir affaire à une science qui n'est pas en contradiction avec le socialisme.⁷

Deux objections ont été formulées par les marxistes contre la psychanalyse en tant que discipline ayant sa place dans le socialisme :

1. *Elle serait un phénomène de décomposition de la bourgeoisie décadente.* — Cette objection trahit une lacune dans la conception dialectique de la psychanalyse. La doctrine sociale marxiste n'a-t-elle pas été, elle aussi, un "phénomène de décomposition" de la bourgeoisie ? Elle a été "phénomène de décomposition" en ce sens qu'elle n'aurait

[1934] (5) Les formulations ont été très vivement attaquées par des sociologues psychanalytiques. Cf. à ce sujet mon article : "Pour l'application de la psychanalyse dans la recherche historique" *Zeitschrift für politische Psychologie und Sexualökonomik* n° 1, 1934. Sur la question de l'application de connaissances psychanalytiques dans des questions concernant la conscience de classe, cf. le travail, issu de mon cercle, de *Ernst Parell* "qu'est-ce que la conscience de classe", Verlag für Sexualpolitik, 1934. [Ernst Parell est un des pseudonymes sous lequel *W. Reich* écrivait ; N.D.T.]

(6) Naturellement, la méthode et la science ne sont pas pratiquement isolables l'une de l'autre ; elles s'interpénètrent. La distinction ne sert qu'à l'intelligence des notions.

[1934] (7) Dans ce cas il ne faudrait pas seulement la reconnaître mais la faire rentrer dans la construction de la conception du monde matérialiste dialectique. Ce qui ne resterait pas sans influence sur des idées et des théories qui ont eu cours jusqu'à présent. *Marx* et *Engels* ont toujours mis en avant l'idée que chaque découverte scientifique nouvelle modifierait et ferait progresser le matérialisme dialectique dans sa représentation du monde. Quand si souvent des marxistes bornés se dressent contre l'assimilation des sciences nouvelles, ils le font certes avec la conviction profonde de "maintenir la pureté" du marxisme, mais ils commettent la lourde faute de confondre la conception du monde et la méthode matérialistes-dialectiques avec la théorie marxiste des faits ; celle-là est de beaucoup plus large, plus générale, plus constante que celle-ci, qui comme toute théorie des faits est sujette au changement. Une théorie de la petite-bourgeoisie, par exemple, établie en 1849, ne peut pas être dans son entier valable pour la petite-bourgeoisie en 1934. Mais la méthode pour parvenir, hier comme aujourd'hui, à des résultats exacts sur la petite-bourgeoisie, est restée la même. La méthode d'investigation est toujours plus importante que la théorie spécifique.

jamais pu apparaître sans la contradiction entre les forces productives et les rapports de production capitalistes ; mais elle a aussi été la reconnaissance et donc en même temps le germe idéologique du nouvel ordre économique qui se développait au sein de l'ancien. Nous reviendrons plus loin sur la position sociologique de la psychanalyse. Pour le moment, nous ferons appel au marxiste *Wittfogel* qui réfute cette objection mieux que nous n'aurions pu le faire ⁸ :

Certains critiques marxistes – les “iconoclastes” – ne sont guère embarrassés pour porter un jugement sur la science actuelle. Voix et geste tranchants ils affirment : “Science bourgeoise ! ” et pour eux ces deux mots règlent toute la question. Une telle méthode (si l'on peut dire !) travaille avec l'instrument des barbares. De Marx et de sa pensée-dialectique, elle n'a pris, hélas ! que le nom. Le dialecticien sait qu'une culture n'est pas un tout uniforme comme un boisseau de petits pois. Il sait que tout ordre social possède ses contradictions et qu'en son sein grandissent les germes de nouvelles époques sociales. Par conséquent, le dialecticien ne considère pas comme valeurs inférieures et ne tient pas pour inutilisables dans la société future ce que les mains bourgeoises ont créé à l'époque de la bourgeoisie.

2. *Elle serait une science idéaliste.* – Un savoir un peu plus étendu aurait épargné ce jugement aux critiques ; avec un peu d'objectivité, ils n'auraient pas oublié que, dans la société bourgeoise, toute science, si matérialiste soit-elle à la base, donne et doit donner lieu à des déformations idéalistes. Dans la formation de la théorie, où l'on s'éloigne nécessairement et si peu que ce soit de l'expérience, une déviation idéaliste se conçoit sans pour cela qu'on puisse préjuger la nature réelle de la science. *Jurinetz* s'est beaucoup dépensé en cherchant justement à souligner les déformations idéalistes en psychanalyse ; certes il en est, de nombreuses mêmes ; mais là n'est pas la question ; sont en cause, en réalité, les éléments de la théorie, les conceptions fondamentales des phénomènes psychiques.

Très souvent, la psychanalyse se trouve évoquée dans la discussion des courants réformistes en politique. On tire argument de ce que la philosophie réformiste s'en rapporte volontiers à la psychanalyse – *de Man*, par exemple, a exploité de façon réactionnaire la psychanalyse contre le marxisme. Or j'affirme – et je peux ici me référer à des marxistes de gauche – qu'on peut quand on veut jouer du “marxisme” contre le marxisme de façon pareillement réactionnaire. Mais un critique connaissant réellement la psychanalyse n'aurait jamais eu l'idée d'établir, comme l'a fait *Deborin* ⁹, un lien quelconque entre la “psychanalyse” de *de Man* et la psychanalyse de *Freud*. On se demande ce que le socialisme sentimental de *de Man* peut avoir de commun avec la théorie de la libido, même lorsqu'il invoque la psychanalyse, qu'il n'a jamais comprise. Au dernier chapitre, j'essayerai de montrer qu'aux mains des réformistes, ¹⁰ la psychanalyse subit le même sort que le marxisme vivant : avilissement et liquéfaction.

Nous étudierons dans l'ordre :

1. La base matérialiste de la théorie psychanalytique ;
2. La dialectique dans la vie mentale ;
3. La position sociale de la psychanalyse.

(8) WITTFOGEL : *la Science dans la société bourgeoise*, p. 18.

(9) DEBORIN : *Une nouvelle campagne contre la marxisme*, Unter dem Banner des Marxismus, 2^{ème} année, n° 1 - 2.

[1934] (10) et de l'économisme.

II. – LES CONNAISSANCES MATÉRIALISTES DE LA PSYCHANALYSE ET QUELQUES INTERPRÉTATIONS IDÉALISTES

Avant de montrer quel grand progrès la psychanalyse représente dans le sens matérialiste par rapport à la psychologie surtout idéaliste et formaliste qui l'a précédée, il convient d'écarter une fois pour toutes une conception "matérialiste" trompeuse de la vie psychique, conception encore fort répandue jusque dans les milieux marxistes. C'est le matérialisme mécaniste tel qu'il fut défendu par les matérialistes français du XVIII^e siècle et par *Büchner* et tel qu'il survit dans les conceptions du matérialisme vulgaire¹¹. D'après cette conception, les processus psychiques n'ont rien de matériel en eux-mêmes ; le matérialisme conséquent ne doit trouver dans le mental que des phénomènes physiques exclusivement. Pour certains matérialistes, la seule notion de "psyché" apparaît comme une erreur idéaliste et dualiste, ce qui est à coup sûr une réaction extrême contre l'idéalisme platonicien qui se perpétue dans la philosophie bourgeoise. Ce n'est pas l'esprit qui est réel et matériel – affirment-ils – mais les données physiques qui lui correspondent, c'est-à-dire les données non pas subjectives, mais objectives, mesurables et pondérables. L'erreur mécaniste consiste à identifier avec le matériel ce qui est mesurable et pondérable, c'est-à-dire tangible.

Le principal défaut de toutes les théories matérialistes du passé, écrit Marx¹², – y compris celle de Feuerbach – est que l'objet, la réalité, le monde sensible n'y sont saisis que sous la forme d'objet ou d'intuition et non en tant qu'*activité humaine sensible*, en tant que *pratique*, de façon subjective. C'est ce qui explique pourquoi le côté actif fut surtout développé par l'idéalisme en opposition au matérialisme, mais seulement abstraitement, car l'idéalisme ne connaît naturellement pas l'activité réelle, sensible, en tant que telle. Feuerbach veut des objets sensibles, réellement distincts des objets de la pensée, mais il ne considère pas l'activité humaine elle-même en tant qu'activité objective.

Pour *Marx*, la question de l'objectivité, donc de la réalité matérielle de l'activité psychique ("de la pensée humaine"), est une question purement scolastique quand on l'isole de la pratique. Mais :

La doctrine matérialiste, qui veut que les hommes soient des produits des circonstances et de l'éducation, que par conséquent des hommes transformés soient des produits d'autres circonstances et d'une éducation modifiée, oublie que ce sont précisément les hommes qui transforment les circonstances et que l'éducateur a lui-même besoin d'être éduqué.¹³

Nulle part, *Marx* ne parle de nier la réalité matérielle de l'activité mentale. Mais si l'on reconnaît comme pratiquement matériels les phénomènes du psychisme humain, on est obligé de reconnaître également la possibilité théorique d'une psychologie matérialiste,

(11) "Le matérialisme du siècle passé était en grande partie mécanique parce qu'à cette époque, de toutes les sciences naturelles, seule la mécanique... était arrivée à un certain résultat. La chimie n'existait encore que dans sa forme primitive, phlogistique. La biologie était encore dans les langes. L'organisme végétal et animal n'avait encore été étudié que grossièrement et n'était expliqué que par des causes purement mécaniques. Pour les matérialistes du XVIII^e siècle, l'homme était une machine, tout comme l'animal pour Descartes. Cette application exclusive de la mécanique à des phénomènes d'ordre chimique et organique, chez lesquels les lois mécaniques agissaient assurément aussi, mais étaient rejetées à l'arrière-plan par des lois d'ordre supérieur, constitue une étroitesse spécifique, mais inévitable à cette époque, du matérialisme français classique". (F. ENGELS, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique*).

(12) MARX, *Thèses sur Feuerbach*. En annexe à l'ouvrage de F. Engels, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique*.

(13) *Ibid.*, p. 142.

même si elle n'explique pas cette activité mentale par des processus organiques. Ne pas admettre ce point de vue, c'est s'interdire de discuter en marxiste sur une méthode purement psychologique. Mais, en toute logique, il ne faudra pas davantage parler de conscience de classe, de volonté révolutionnaire, d'idéologie religieuse, etc. ; on se contentera simplement d'attendre que la chimie ait fixé en formules tous les processus physiologiques correspondants ou que la réflexologie ait découvert les réflexes correspondants. Mais une psychologie de ce genre devant nécessairement rester figée dans un formalisme causal sans donner accès au contenu pratique des représentations et des sentiments, on ne parviendra nullement à une meilleure intelligence du plaisir, de la souffrance ou de la conscience de classe. Ces considérations tranchent la question : dans le cadre du marxisme, une psychologie apparaît indispensable qui analyse les phénomènes psychiques au moyen d'une méthode psychologique et non organique.

Certes, il ne suffira pas pour qualifier une psychologie de matérialiste qu'elle s'occupe des données matérielles de la vie mentale. Il faudra surtout qu'elle dise clairement si elle considère l'activité psychique comme une donnée métaphysique, c'est-à-dire située au-delà de l'organique, ou comme une fonction seconde, se développant à partir de l'organique et liée à son existence.¹⁴ D'après *Engels*, dans l'ouvrage déjà cité, l'idéalisme et le matérialisme se distinguent essentiellement l'un de l'autre en ce que le premier considère comme premier l' "esprit", le deuxième la matière (organique), la nature ; et Engels souligne qu'il n'emploie pas ces deux notions avec un autre sens. Dans *Matérialisme et Empirio-criticisme*¹⁵, *Lénine* a pris pour objet de ses études critiques une deuxième différence, à savoir l'attitude observée envers la théorie de la connaissance : le monde est-il réel, existe-t-il en dehors et indépendamment de notre pensée (matérialisme) ou n'existe-t-il que dans notre esprit, comme représentation, sensation et perception (idéalisme) ? Une troisième différence, liée aux précédentes, réside dans cette question : est-ce l'organique qui édifie le mental, ou inversement ?

Au lieu de donner une réponse générale à ces questions, qui se posent à la psychanalyse, nous commencerons par présenter les théories fondamentales. Les faits sur lesquels la psychanalyse s'appuie sont-ils exacts ou faux, en juger ne peut jamais être l'objet d'une

[1934] (14) Cette formulation correspondait au savoir psychanalytique au moment où cet essai a été écrit. Depuis, les faits ont pu être saisis avec plus de précision : la psychanalyse a d'abord découvert des lois qui caractérisent la vie psychique comme telle, comme par exemple la projection. Que le psychique s'élabore sur la base de l'organique, *Freud* l'a toujours admis, sans pour autant déduire les lois psychiques des lois organiques. L'économie sexuelle qui doit saisir le procès sexuel dans toutes ses fonctions, psychiques aussi bien que physiologiques, biologiques aussi bien que sociales, si elle veut devenir une discipline scientifique correcte, doit découvrir la loi sexuelle fondamentale dans toutes ses fonctions ; ainsi elle se voit placée devant le difficile problème de déduire les fonctions sexuelles psychiques des fonctions sexuelles biologiques. Dans cette tâche la méthode dialectique, qu'elle utilise consciemment, lui vient en aide. Sur le plan des principes voilà ce qu'il faut dire : le psychique a sans aucun doute son origine dans l'organique, il doit présenter les mêmes lois que celui-ci ; mais dans le même temps il s'oppose à l'organique comme son contraire et, dans cette fonction, il développe des lois qui lui sont propres. Seule la recherche de ces dernières peut être la tâche de la psychanalyse pour l'essentiel cette tâche a été réalisée. On peut s'attendre à ce que l'économie sexuelle puisse réussir à résoudre fondamentalement la question des relations entre les fonctions corporelles et psychiques : la réussite dépend de circonstances encore incontrôlables. Cf. "*La contradiction originelle de la vie végétative*" [*der Urgegensatz des vegetativen lebens*]. Ztsch. f. pol. Psych. u. Sexök., n°2-4, 1934.

(15) *Lénine, Œuvres complètes*, t. XIII.

critique méthodologique, mais d'une critique empirique. Parmi les marxistes, *Thalheimer*¹⁶ a commis la faute de critiquer empiriquement la théorie psychanalytique et d'en contester les découvertes sans connaissance concrète suffisante, tandis que *Jurinetz* ne s'est livré qu'à une critique méthodologique, sans posséder non plus évidemment une connaissance suffisante des faits analytiques. Nous ne chercherons pas à démontrer les théories psychanalytiques, un pareil début dépasserait d'emblée le cadre de ce travail et serait d'ailleurs stérile. Le lecteur trouvera des preuves dans son expérience empirique personnelle.

1. LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE DES PULSIONS

La théorie des pulsions constitue l'ossature de la doctrine psychanalytique ; l'élément le plus solide en est la théorie de la libido, celle de la dynamique de la pulsion sexuelle.¹⁷

La pulsion est une "notion limite entre le psychique et le somatique". Par libido, *Freud*¹⁸ entend l'énergie de la pulsion sexuelle. D'après lui, la source de la libido est un processus chimique encore mal connu qui se déroule dans l'organisme, notamment dans l'appareil sexuel et dans les zones dites "érogènes", c'est-à-dire dans des parties de l'organisme spécialement sensibles à l'excitation sexuelle et où se concentre cette dernière.¹⁹ Sur ces sources de l'excitation sexuelle s'édifie la puissante superstructure des fonctions psychiques de la libido ; cette superstructure reste liée à sa base, se modifie avec elle, aussi bien quantitativement que qualitativement — dans la puberté par exemple — et commence à s'éteindre avec elle — comme après la ménopause. Dans la conscience, la libido se reflète comme une poussée physique et psychique vers la satisfaction sexuelle, c'est-à-dire vers une détente agréable (*lustvoll*). *Freud* a exprimé l'espoir de voir un jour la psychanalyse placée sur son fondement organique ; et l'idée du chimisme sexuel joue, à titre de représentation auxiliaire, un rôle important dans sa théorie de la libido ; quoi qu'il en soit, la psychanalyse ne peut pas aborder méthodiquement les phénomènes organiques concrets : cette étude reste réservée à la physiologie.²⁰ La nature matérielle de la notion de libido élaborée par *Freud* apparaît très bien dans ce fait que sa théorie de la sexualité infantile a été depuis lors en-

[1934] (16) "*Dissolution de l'austromarxisme*" [*Auflösung des Austromarxismus*], dans *Unter dem Banner des Marxismus*, année I, n° 3.

[1934] (17) L'examen matérialiste-dialectique et la continuation dans la pratique clinique de la théorie des pulsions de *Freud* ont donné lieu à une conception de la dynamique sexuelle qui, à partir des conceptions primitives de *Freud*, a déjà conduit à des résultats quelque peu satisfaisants. (Cf. "*Analyse du caractère*", dernier chapitre, 1933).

(18) *Trois essais sur la théorie sexuelle*.

[1934] (19) En rapport avec les recherches de la physiologie organique moderne, de récentes observations cliniques ont modifié cette conception au profit d'une autre, à savoir qu'il s'agit de processus de charge et de décharge électrophysiologiques dans l'organisme. Cf. sur ce point : "*L'orgasme comme décharge électrophysiologique*", *Z.f.p.P.u.S.*, 1934, et les passages qui se rapportent aux recherches de *Fr. Kraus* dans : "*La contradiction originelle...*". Ce qui est appelé le chimisme sexuel semble n'être qu'une fonction d'une énergétique organique plus générale. Sur cette question, l'essentiel est encore dans l'ombre.

(20) Cf. la révision de cette conception dans la note n° 14.

tièrement confirmée par les physiologistes, qui ont découvert des processus évolutifs jusque dans l'appareil sexuel du nouveau-né.

Freud a fait table rase de la conception d'après laquelle la pulsion sexuelle "ne s'éveille qu'à la puberté" ; il a montré que dès la naissance la libido passait par des stades déterminés de développement avant d'atteindre le stade de la sexualité génitale. Il a élargi la notion de sexualité en y incorporant toutes les fonctions du plaisir qui ne sont pas liées à la sphère génitale, mais qui sont indéniablement de nature sexuelle, comme l'érotisme oral, anal, etc. Les formes infantiles "prégénitales" de l'activité sexuelle se subordonnent plus tard au primat du génital, à la suprématie de l'appareil sexuel proprement dit.

Chacune des phases du développement de la libido — nous reviendrons plus loin sur le caractère dialectique de ce développement — est caractérisée par les conditions d'existence de l'enfant : ainsi, la phase orale prend naissance avec l'ingestion de la nourriture, la phase anale avec les fonctions d'excrétion et l'enseignement de la propreté. La science, imbue de morale bourgeoise, a purement et simplement négligé ces faits, confirmant la conception populaire de la "propreté" de l'enfant. La répression sexuelle sociale était devenue désormais un obstacle à l'investigation scientifique.

Parmi les pulsions, *Freud* distingue deux groupes principaux, psychologiquement indivisibles : la pulsion de conservation et la pulsion sexuelle, s'appuyant ainsi sur la distinction populaire entre faim et amour. Toutes les autres pulsions — volonté de puissance, ambition, âpreté au gain, etc. — ne sont pour *Freud* que des formations secondaires, des rejetons de ces deux besoins fondamentaux. *Freud* écrit quelque part que la pulsion sexuelle apparaît d'abord en étayage sur la pulsion de nutrition ; cette phrase revêtirait la plus grande importance pour la psychologie sociale si l'on arrivait à y trouver une corrélation avec des thèses analogues de *Marx*, d'après lesquelles dans l'existence sociale le besoin de nourriture est aussi la base des fonctions sexuelles de la société.²¹

Plus tard, *Freud* a opposé la pulsion sexuelle à la pulsion de destruction et rangé la pulsion de nutrition dans l'*érôs* en tant que fonction de l'amour de soi (narcissisme d'auto-conservation)²². Les rapports de la nouvelle répartition des pulsions à l'ancienne ne sont pas encore clairement déterminés. Les nouvelles notions de la théorie des pulsions : pulsion d'*érôs* et pulsion de mort (pulsion sexuelle et pulsion de destruction), ont été définies en s'appuyant sur les deux fonctions fondamentales de la substance organique : assimilation (construction) et désassimilation (destruction) ; l'*érôs* englobe toutes les tendances de l'organisme psychique qui édifie, rassemblent, impulsent ; la pulsion de destruction groupe par contre les tendances qui détruisent, dispersent, ramènent à l'état originel. Le dévelop-

[1934] (21) Dans la question du rapport entre le besoin de nourriture et le besoin sexuel, la réflexion de l'économie sexuelle a pu faire faire quelques pas en avant ; le besoin de nourriture correspond à une diminution de la tension, de l'énergie dans l'organisme, le besoin sexuel au contraire correspond à une augmentation de tension, d'énergie ; le premier ne peut être satisfait que par un approvisionnement d'énergie, le second que par une décharge ou une dépense d'énergie. Ce qui explique que dans l'élaboration de l'appareil psychique la faim ne joue aucun rôle, ou seulement d'une manière médiate, tandis que l'énergie sexuelle constitue la force productive, positive, structurante proprement dite du psychisme. Une analyse détaillée de cette question est en préparation. Il est clair que ce fait est d'une importance décisive pour la question de la nature énergétique de la formation de la structure et de l'idéologie.

(22) *Au-delà du principe du plaisir et le Moi et le ça*, Payot, Paris.

pement psychique résulterait ainsi d'une lutte entre ces deux tendances antagonistes, ce qui correspond à une conception essentiellement dialectique du développement.²³ Mais la difficulté n'est pas là. Alors que la base physique de la pulsion sexuelle et de la pulsion de nutrition est évidente, il manque à la notion de pulsion de mort un fondement matériel aussi clair : l'invocation du processus organique de désassimilation représente plus dans ce cas une analogie formelle qu'une parenté de contenu effective. La pulsion de mort est matérialiste dans la mesure seulement où un rapport *réel* la rattache aux processus d'autodestruction dans l'organisme. Mais on ne saurait nier que son contenu imprécis et l'impossibilité de la saisir comme telle — comme on fait pour la libido par exemple — en font aisément le refuge des spéculations idéalistes et métaphysiques sur la vie psychique. Elle a déjà suscité dans la psychanalyse plus d'un malentendu, conduit à des théories finalistes et à des exagérations des fonctions morales, ce que nous considérons comme une déviation idéaliste de la psychanalyse. D'après Freud lui-même "la pulsion de mort" est une hypothèse extraclinique ; mais ce n'est pas par hasard qu'on opère si facilement avec elle et qu'elle a ouvert la porte à des spéculations inutiles dans la psychanalyse. Pour réagir contre le courant idéaliste qui s'est développé en psychanalyse avec la nouvelle hypothèse des pulsions, l'auteur de ces lignes a essayé de concevoir la pulsion de destruction comme dépendant de la libido, donc de la ranger dans la théorie matérialiste de la libido²⁴. Cette tentative repose sur l'observation clinique : on constate que les dispositions haineuses d'un individu et ses sentiments de culpabilité dépendent, au moins quant à leur intensité, de l'état de l'économie libidinale, l'insatisfaction sexuelle augmentant l'agressivité, la satisfaction la diminuant. D'après cette conception, la pulsion de destruction est psychologiquement une réaction au défaut de satisfaction sexuelle, et sa base physique le déplacement de l'excitation libidinale, dérivée vers le système musculaire.

Mais il est indéniable que la pulsion d'agression est aussi un instrument de la pulsion de nutrition et qu'elle se renforce particulièrement quand le besoin nutritif n'est pas suffisamment satisfait. A mon avis, la pulsion de destruction est une formation secondaire, tardive, de l'organisme, déterminée par les conditions dans lesquelles sont satisfaites la pulsion de nutrition et la sexualité.

Le régulateur de la vie pulsionnelle est le "principe plaisir-déplaisir". La pulsion recherche le plaisir et tend à éviter le déplaisir. La tension désagréable du besoin ne peut être supprimée que par la satisfaction du besoin. Le but de la pulsion est donc de supprimer la tension pulsionnelle en supprimant l'excitation à la source de la pulsion. Cette satisfaction procure du plaisir. Une excitation physique dans la zone génitale par exemple provoque une excitation qui engendre à son tour un besoin (une pulsion) de supprimer la tension créée. Une tension organique des organes de la nutrition engendre la faim et pousse à l'ingestion de nourriture.²⁵ Cette considération causale comporte la considération finale, le but auquel tend la pulsion étant déterminé par la source de l'excitation. Ici, la psychanalyse en tant que théorie s'oppose

[1934] (23) Cette conception a du être corrigée. Cf. les deux derniers chapitres de "*Analyse du caractère*".

(24) Reich, *La fonction de l'orgasme*, 1927, chap. : "La dépendance de la pulsion de destruction de la stase de la libido"; Cf. en outre la réfutation de la théorie de la pulsion de mort dans *Analyse du Caractère* (Chap. : "Le caractère masochiste").

[1934] (25) Cf. note 21.

entièrement à la psychologie individuelle d'*Alfred Adler*, à orientation exclusivement finaliste.

Tout ce qui engendre le plaisir attire, tout ce qui engendre le déplaisir repousse : aussi le principe du plaisir détermine-t-il le mouvement, la transformation de l'état de choses existant. La source de cette fonction est l'appareil organique des pulsions, en particulier le chimisme sexuel. Le besoin satisfait, une période de repos survient à l'issue de laquelle l'appareil des pulsions, comme un ressort, se tend à nouveau. A la base de cette tension, nous trouvons des processus de métabolisme.²⁶

Mais le mode de fonctionnement des deux besoins humains fondamentaux ne revêt sa forme propre que dans l'existence sociale de l'individu : cette dernière, en effet, limite la satisfaction des pulsions. En énonçant le "principe de réalité", *Freud* y rassembla toutes les limitations et toutes les contraintes sociales tendant à rabaisser les besoins ou à en retarder la satisfaction. Ce "principe de réalité" s'oppose donc en partie au principe du plaisir, dans la mesure où il interdit complètement certaines satisfactions ; mais il le modifie également dans la mesure où il contraint l'individu à rechercher des satisfactions substitutives ou à retarder une satisfaction donnée. Le nourrisson, par exemple, ne doit absorber sa nourriture qu'à des heures déterminées ; la jeune fille pubère ne peut pas, dans la société actuelle, satisfaire immédiatement ses besoins sexuels naturels. Les intérêts économiques (le bourgeois dirait "intérêts culturels") la contraignent à conserver sa virginité jusqu'au mariage, sous peine d'encourir le mépris public ou le risque de ne pas trouver de mari. L'empêchement de la satisfaction directe de l'érotisme anal, comme la pratique l'enfant, est également la conséquence du principe de réalité.

Mais la définition du principe de réalité comme une exigence de la société reste formelle si elle n'ajoute pas concrètement que le principe de réalité, sous la forme qu'il revêt pour nous aujourd'hui, est le principe de la société capitaliste, fondée sur l'économie privée. Les déviations idéalistes sont nombreuses dans la psychanalyse quant à la façon de concevoir le principe de réalité. C'est ainsi qu'il est souvent présenté comme une donnée absolue. Par adaptation à la réalité, on entend simplement l'adaptation à la société, ce qui, dans la pédagogie ou dans la thérapeutique des névroses, constitue indéniablement une formulation conservatrice. Concrètement : le principe de réalité à l'époque capitaliste impose au prolétaire une limitation extrême de ses besoins, non sans invoquer à cette fin les obligations religieuses d'humilité et de modestie. Il impose également la forme sexuelle monogamique et bien d'autres choses encore. Le tout est fondé sur les conditions économiques ; la classe dominante possède un principe de réalité qui sert au maintien de son pouvoir. Inculquer ce principe au prolétaire, le lui faire admettre comme absolument valable au nom de la culture, cela équivaut à le faire souscrire à son exploitation, à lui faire admettre la société capitaliste. Il faut voir clairement que le concept de principe de réalité tel qu'il est conçu aujourd'hui par nombre de psychanalystes correspond à une attitude conservatrice (bien qu'inconsciente peut-être) et se trouve ainsi en contradiction avec le caractère objectivement révolutionnaire de la psychanalyse. Le principe de réalité avait à l'origine un autre contenu ; il se modifiera dans la mesure où se modifiera l'ordre social.

Naturellement, le contenu concret du principe du plaisir n'est pas davantage absolu et change avec le mode d'existence sociale. A une époque où l'on consacre une grande attention à la propreté, la satisfaction anale, pour prendre un exemple, sera plus faible

[1934] (26) Cf. note 19.

la tendance à cette satisfaction plus forte que dans une société primitive ; cette différence s'exprime aussi qualitativement dans la formation de traits de caractère déterminés. Qu'on songe seulement à l'esthétisme édifié sur l'érotique anale et aux sens différents qu'il possède à l'époque bourgeoise, dans la société primitive ou au moyen âge. Certains éléments de la tendance au plaisir sont plus énergiquement, d'autres plus faiblement accusés : cela naturellement, dépend également de la classe à laquelle appartient l'enfant. Ainsi, par exemple, les tendances anales semblent beaucoup plus prononcées dans la bourgeoisie que dans le prolétariat, alors qu'inversement les impulsions génitales sont beaucoup plus intenses dans le prolétariat. Mais l'éducation et les conditions d'habitation entrent également en ligne de compte.

La différence dans les dispositions biologiques ne devrait être sans doute ni trop grande ni déterminante. Mais, dès la naissance, le milieu social commence à modeler le contenu du principe du plaisir. Les recherches futures nous diront peut-être si les différences dans les conditions de nutrition n'agissent pas sur la constitution pulsionnelle dès son point de départ et ne déterminent pas la qualité et l'intensité des tendances (*Strebungen*)²⁷.

2. LA THÉORIE DE L'INCONSCIENT ET DU REFOULEMENT

Dans l'appareil psychique, *Freud* distingue trois systèmes. Tout d'abord, le *conscient*, qui embrasse la fonction de perception de l'appareil sensoriel et l'ensemble des représentations et des sentiments conscients. Ensuite, le *préconscient*, qui englobe toutes les représentations et positions qui, à un moment donné, ne se trouvent pas dans la conscience mais peuvent devenir conscientes à tout instant. Ces deux systèmes étaient bien connus de la psychologie préanalytique. Ce que les savants non psychanalistes classent comme "inconscient" (paraconscient, subconscient, etc.) fait encore intégralement partie du système du préconscient de *Freud*. La véritable découverte de *Freud* concerne le troisième système, l'*inconscient*, caractérisé par le fait que ses contenus *ne peuvent pas devenir conscients*,²⁸ une censure "préconsciente" leur barrant l'accès de la conscience. Cette censure n'a rien de mystique : elle emprunte au monde extérieur un ensemble d'interdictions et de prescriptions, qui elles-mêmes sont devenues inconscientes.

[1934] (27) Ces indications ont besoin d'être développées d'une manière très approfondie. La manière dont un système social se reproduit structurellement chez les hommes ne peut être saisie concrètement, théoriquement et pratiquement que si l'on met à jour la manière dont les institutions, les idéologies, les formes de vie sociales etc. façonnent l'appareil pulsionnel. La structure de pensée des individus de masse, qui est dépendante de la structure pulsionnelle, détermine à son tour la reproduction de l'idéologie sociale, son ancrage psychique, bref l'effet en retour de l'idéologie sur la structure socio-économique de la société, la force de la "tradition", etc. Ce champ est examiné à partir de procès historiques concrets dans "*L'irruption de la morale sexuelle*" [Der Einbruch des Sexualmoral], et dans "*Psychologie de masse du fascisme*" [Massenpsychologie des Faschismus].

[1934] (28) A quel point *Jurinetz* n'a pas compris la psychanalyse, cela ressort de la phrase suivante, tirée de son écrit *Psychanalyse et marxisme* : "Comment peut-on parler du contenu de l'inconscient, si l'on n'est pas en mesure de l'analyser, du fait qu'il ne dépasse jamais le seuil de la conscience ?"

Quelle naïveté étonnante de la question ! *Freud* a pourtant découvert l'inconscient précisément grâce à sa méthode des associations libres, par l'élimination de la censure. Toute la thérapie analytique consiste justement en ceci que l'on rend conscient ce qui était auparavant inconscient. Simplement, ce qui est inconscient ne peut pas, dans des conditions ordinaires, devenir conscient.

L'inconscient n'embrasse pas seulement les désirs et représentations interdits, incapables de devenir conscients, mais aussi (vraisemblablement) des représentants (*Repräsentanzen*) hérités, auxquels correspondent les symboles. Mais l'inconscient se modifie également avec le temps : l'expérience clinique montre en effet qu'il puise de nouveaux symboles avec le développement de la technique ; ainsi, au temps des zeppelins, de nombreuses femmes rêvaient de ces vaisseaux aériens comme représentation de l'organe sexuel mâle.

Les recherches ayant montré que l'inconscient contient beaucoup plus que le refoulé proprement dit, *Freud* se résolut à compléter sa théorie de la structure de l'appareil psychique. Il distingua alors le ça, le moi et le sur-moi.

Le ça, de son côté, n'est pas quelque chose de suprasensible ; il exprime la part du biologique dans la personnalité. Une partie en est constituée par l'inconscient au sens précédemment défini, le refoulé proprement dit.

Qu'est-ce donc que le *refoulement* ? C'est un processus qui se déroule entre le moi et les aspirations du ça. Tout enfant apporte en naissant des pulsions et acquiert dans son jeune âge des désirs qu'il ne peut satisfaire, la grande société et la petite — la famille — ne le permettant pas (désir incestueux, analité, exhibitionnisme, sadisme, etc.). La société, dans la personne de l'éducateur, exige de l'enfant qu'il réprime ces pulsions. L'enfant, doué d'un moi faible et obéissant de préférence au principe de plaisir, n'y réussit souvent qu'en bannissant les désirs de sa conscience, en les ignorant volontairement. Par le refoulement, ses désirs deviennent inconscients. Un autre mode — d'une importance plus grande pour la société — de suppression des désirs irréalisables est la *sublimation*, contre-partie du refoulement : au lieu d'être refoulée, la pulsion est seulement dérivée vers une activité possible du point de vue social.²⁹

Nous voyons donc que la psychanalyse ne peut pas concevoir l'enfant sans la société ; l'enfant n'existe pour elle que comme être socialisé. La société exerce sur les pulsions primitives une action continue : limitatrice, modificatrice, accélératrice. Les deux pulsions fondamentales se comportent d'ailleurs d'une façon différente. La faim est plus rigide, plus implacable, exige plus impérieusement que la pulsion sexuelle une satisfaction immédiate ; en aucun cas, elle ne peut être refoulée comme cette dernière. La pulsion sexuelle est modifiable, plastique, sublimable ; ses tendances partielles sont transformables en leurs contraires, mais ne peuvent cependant pas renoncer à toute satisfaction. L'énergie affectée aux activités sociales, y compris celles qui satisfont la pulsion de nutrition, provient de la libido. Dès qu'elle tombe sous l'influence de la société, elle devient le moteur du développement psychique.

Le moteur du refoulement est la pulsion d'autoconservation. Celle-ci domine la pulsion sexuelle ; de leur conflit résulte le développement psychique. Abstraction faite de

[1934] (29) Jamais *Freud*, comme le prétend *Jurinetz*, n'a remplacé la théorie du refoulement par celle de la "condamnation". Il n'a pas compris ce que *Freud* a voulu dire, en disant qu'une pulsion, qui est devenue consciente par l'analyse, peut être condamnée par le moi. Condamnation et refoulement sont des opposés. Il n'est donc pas exact, comme l'écrit *Jurinetz*, "que les freudiens ont détruit de plus en plus leur théorie de l'inconscient". Ce point de vue de *Jurinetz* a son origine dans la confusion qu'a provoquée en lui la nouvelle théorie du ça, du moi et du surmoi. Celle-ci n'est pas la négation de l'inconscient, elle l'englobe.

son mécanisme et de ses effets, le refoulement est un problème social, car ses contenus et ses formes dépendent de l'existence sociale de l'individu. Celle-ci est idéologiquement concentrée dans une somme de formules, de prescriptions et d'interdictions, dans le *surmoi*. De grandes parties en sont d'ailleurs inconscientes.

La psychanalyse ramène toute l'éthique humaine aux influences de l'éducation et refuse ainsi d'admettre un caractère métaphysique propre à la morale, quelque chose par exemple comme la notion morale de Kant. Elle analyse la morale dans un esprit matérialiste, en la rapportant aux expériences vécues et à la pulsion d'autoconservation, ainsi qu'à la crainte du châtement. Chez l'enfant, la morale apparaît soit par peur de la punition, soit par amour des éducateurs. Quand enfin *Freud* parle d'une "morale inconsciente" et du "sentiment inconscient de culpabilité" il entend seulement par là qu'avec les désirs interdits sont également refoulés certains éléments du sentiment de culpabilité ; c'est par exemple ce qui se passe avec l'interdiction de l'inceste. *Jurinetz* montre qu'il n'a rien compris à la notion du sentiment inconscient de culpabilité quand il pense qu'on admet par là d'une façon détournée une essence morale originelle du moi, une sorte de faute métaphysique. Malgré la psychanalyse qu'ils appliquent et par on ne sait quels besoins, certains analystes peuvent croire à la morale et à la divinité originelles chez l'homme. Mais ils ne puisent pas cette foi dans la psychanalyse. Bien au contraire, la psychanalyse détruit radicalement et scientifiquement une telle croyance en déniaut à la philosophie le droit de discuter de la morale. Laissons chaque analyste résoudre à sa guise le conflit entre sa croyance en une morale métaphysique et en Dieu et ses convictions psychanalytiques. On est fondé à s'inquiéter pour la psychanalyse à partir du moment où elle commence à se concilier avec les spéculations métaphysiques.³⁰ La théorie du sentiment inconscient de culpabilité ne renverse donc pas la théorie de l'inconscient, comme le redoute *Jurinetz*, puisque, bien au contraire, elle ramène à des bases matérielles l'acquisition de la morale.

Nous avons montré jusqu'à présent que le ça aussi bien que le surmoi étaient loin d'être des constructions métaphysiques et que leur contenu pouvait se ramener intégralement à des besoins ou à des acquisitions réelles provenant du monde extérieur. Je n'arrive aucunement à comprendre où *Jurinetz* puise le reproche que "comme chez *Schopenhauer*... chez *Freud* également, le monde est la production du "moi" propre, ayant pour but de régler nos pulsions"³¹ C'est précisément le contraire qui est présenté par *Freud* dans d'innombrables passages, qui du reste sont cités par *Jurinetz* également : à savoir que le moi est un résultat des effets du monde extérieur réel sur l'organisme pulsionnel, qu'il apparaît en tant que pare-excitations. Même dans "*Au-delà du principe*

[1934] (30) L'inquiétude qui s'exprimait ici s'avéra entre-temps tout à fait fondée. Aujourd'hui l'ensemble du mouvement psychanalytique est entré dans une crise grave, finalement sous l'influence de la réaction politique qui depuis lors s'est développée ; on peut caractériser cette crise comme l'expression de la contradiction entre les points de vue révolutionnaires de la théorie sexuelle psychanalytique et la conception du monde éthique, religieuse, bourgeoise de grand nombre d'analystes dirigeants. Les lieux de lutte théorique entre l'orientation scientifique marxiste et l'orientation idéologique bourgeoise de la psychanalyse, ce sont essentiellement les questions de l'origine du refoulement sexuel, du rôle de la vie sexuelle génitale pour la santé psychique, de l'existence d'une pulsion auto-destructrice biologiquement donnée ainsi que des problèmes de la technique thérapeutique.

(31) Ibidem.

de plaisir", que *Jurinetz* prend principalement pour base de sa critique, ouvrage dont *Freud* est conscient qu'il a un caractère spéculatif, même là il n'est pas question d'une création du monde réel par le moi. *Jurinetz* a échoué sur le concept de projection qui n'y est pas discuté de manière approfondie ; il aurait pu aller chercher plus de clarté sur ce point dans les travaux cliniques de *Freud*. Le moi *croit* que des représentations, qu'il recèle en lui, refoulées, et dont il perçoit la pression, sont dans le monde extérieur. La projection, c'est cela et rien d'autre. C'est précisément à l'aide de cette théorie matérialiste que *Freud* a pu éclairer la nature des hallucinations des malades mentaux. Les voix qu'ils entendent ne sont en effet que des remords moraux ou des désirs inconscients, mais ils n'ont pas de réalité dans le monde extérieur.

Certes, l'ouvrage de *Freud*, *Au delà du principe du plaisir*, était propre à faire naître des conceptions erronées en psychanalyse. Son auteur lui-même a pourtant critiqué ce travail tant oralement que par écrit, spécifiant qu'il ne se situait pas sur le terrain de la psychanalyse clinique. Si néanmoins il a été le point de départ de spéculations complètement inconsistantes liées à l'hypothèse de la pulsion de mort, cela tient à ce que la théorie de la libido est bien incommode pour l'idéologie bourgeoise et que celle-ci l'échange volontiers contre une hypothèse moins dangereuse.

La nature matérielle du moi ne peut être mise en doute du fait même qu'il est lié au système de perception des organes sensoriels. Ensuite, et comme nous l'avons déjà dit, le moi dérive pour *Freud* de l'influence des excitations matérielles sur l'appareil des pulsions. Il n'est pour lui qu'une partie du ça, différenciée d'une manière particulière, un tampon, une espèce d'organe de protection entre le ça et le monde réel. Dans ses agissements, le moi n'est pas libre ; il dépend du ça et du surmoi, c'est-à-dire du biologique et du social. La psychanalyse conteste donc le libre arbitre et sa conception cadre tout à fait avec celle d'*Engels* : "Le libre arbitre n'est pas autre chose que l'aptitude à pouvoir décider en connaissance de cause". La correspondance est si parfaite qu'elle s'exprime jusque dans la conception fondamentale de la thérapeutique analytique des névroses : prenant connaissance de ce qui est en lui refoulé, ramenant son inconscient à la conscience, le malade obtient la possibilité de se décider "en meilleure connaissance de cause" que dans les conditions où ses tendances essentielles demeureraient inconscientes. Naturellement, ce n'est pas là encore le libre arbitre dans le sens où l'entendent les métaphysiciens ; il est toujours limité par les exigences des besoins naturels. Quand les désirs sexuels, par exemple, sont devenus conscients, le malade ne peut se décider à les refouler de nouveau ; il lui est également impossible de se résoudre à la continence durable. Mais il peut se proposer de vivre continent pendant un certain temps. Après une analyse réussie, le moi n'a pas secoué le lien qui le subordonne au ça et à la société ; il a seulement appris à mieux résoudre les conflits.

Des conditions qui président à leur apparition, il résulte que le moi (en partie) et le surmoi (en entier) comprennent dans leur contenu concret des questions ayant trait à la vie sociale. Les prescriptions religieuses et éthiques varient avec l'ordre social. A l'époque platonicienne, le surmoi féminin est essentiellement différent de ce qu'il est dans la société capitaliste et les contenus du surmoi se modifient naturellement dans la mesure où, dans une société donnée, se prépare idéologiquement la société qui suivra. Ce processus vaut pour la morale sexuelle comme il vaut pour l'idéologie de la propriété sacro-sainte des moyens de production. Il varie d'ailleurs aussi avec la place de l'individu dans le procès de production.

Mais comment l'idéologie sociale agit-elle sur l'individu ? La sociologie marxiste dut écarter cette question comme n'étant pas de son ressort ; en revanche, la psychanalyse peut y répondre : la famille, tout imbue des idéologies de la société, cette famille qui constitue la cellule idéologique de la société, représente provisoirement cette dernière pour l'enfant, avant même qu'il soit entré dans le procès de production proprement dit. La situation œdipienne ne comporte pas que les positions pulsionnelles ; la façon dont l'enfant réagit au complexe d'Œdipe et le surmonte est en effet conditionnée indirectement tant par l'idéologie sociale générale que par la place des parents dans le procès de production ; par là, les destins du complexe d'Œdipe, comme tout le reste, dépendent en dernière analyse de la structure économique de la société. Mais il y a plus : le fait même qu'un complexe d'Œdipe puisse apparaître est imputable à la structure particulière de la famille, déterminée par la société. Il nous faudra attendre le prochain chapitre pour être à même d'étudier la nature historique non seulement des formes, mais aussi de l'existence du complexe d'Œdipe.

III. — LA DIALECTIQUE DANS LE PSYCHISME

Passons maintenant à un nouveau problème : les connaissances matérialistes de l'analyse ont-elles également révélé la dialectique des processus psychiques ? Avant de répondre, rappelons les principes essentiels de la méthode dialectique, telle qu'elle fut élaborée par *Marx* et *Engels* et perpétuée par leurs disciples.

La dialectique matérialiste de *Marx* apparut en opposition à la dialectique idéaliste de *Hegel*, véritable fondateur de la méthode dialectique. *Hegel* considérait la dialectique des concepts comme le facteur premier du développement historique et ne voyait dans le monde réel que le reflet des idées ou concepts se développant dialectiquement. *Marx*, lui, retourna dans un sens matérialiste cette conception du monde ; pour reprendre son propre mot, il remit "sur ses pieds" tout l'édifice hégélien en reconnaissant dans le phénomène matériel le facteur premier auquel sont subordonnées les idées. Mais, tout en empruntant à *Hegel* la conception dialectique du devenir, il balayait à la fois et l'idéalisme métaphysique de *Hegel* et le matérialisme mécaniste du XVIII^e siècle. Les principes essentiels du matérialisme dialectique sont les suivants :

1. *La dialectique n'est pas seulement une forme de la pensée ; elle existe dans la matière indépendamment de la pensée ; autrement dit, le mouvement de la matière est objectivement dialectique.* Le dialecticien matérialiste ne met pas dans la matière ce qui ne se trouve que dans son cerveau ; mais, à l'aide de ses sens et de sa pensée — elle-même soumise aux lois de la dialectique — il embrasse directement le devenir matériel de la réalité objective. Il est clair que ce point de vue est exactement aux antipodes de l'idéalisme kantien³².

2. *Le développement, non seulement de la société, mais aussi de tous les autres phénomènes, y compris les phénomènes naturels, ne résulte pas, comme l'affirment toutes les métaphysiques, qu'elles soient idéalistes ou matérialistes, d'un "principe de développement"*

(32) Cf. à ce sujet *Lénine : Matérialisme et Empirio-criticisme*.

ou d'une "tendance au développement inhérente à toute chose" ; *ce développement résulte d'une contradiction interne, de contradictions contenues dans la matière, d'un conflit entre ces contradictions ; conflit qui ne peut être résolu dans le mode d'existence donné de la matière, de sorte que les contradictions le brisent pour en créer un autre, dans lequel apparaissent de nouvelles contradictions, et ainsi de suite.*

3. *Objectivement, ce qui engendre le développement dialectique n'est ni bon ni mauvais, mais nécessaire. Toutefois, ce qui a commencé par favoriser le développement peut finir par le paralyser.* Ainsi le mode de production capitaliste a donné d'abord une impulsion énergique au développement des forces productives techniques, pour devenir plus tard, par le jeu des contradictions immanentes, une entrave à ce développement. Le mode de production socialiste libère de cette entrave.

4. Le développement dialectique, issu de contradictions, fait que *rien n'est durable ; toute chose qui advient, porte en elle le germe de sa disparition.* Comme Marx l'a montré, une classe qui veut consolider sa domination ne peut accepter la conception dialectique sous peine de se condamner elle-même à mort. Dans son essor, la bourgeoisie capitaliste a donné naissance à une classe, le prolétariat, dont les conditions d'existence impliquent la disparition du capitalisme. C'est pourquoi seule la classe prolétarienne peut reconnaître pratiquement et intégralement la dialectique, cependant que la bourgeoisie doit nécessairement croupir dans l'idéalisme absolu.

5. *Tout développement est l'expression et la conséquence d'une double négation : négation de la négation.* Empruntons une fois de plus un exemple à l'évolution sociale. La production de marchandises fut la négation du communisme primitif, où l'on ne produisait que des valeurs d'usage. L'ordre économique socialiste est la négation de la première négation ; il nie la production de marchandises et parvient, à la manière d'une spirale, à une étape supérieure, à l'affirmation de ce qui fut d'abord nié, à la production de valeurs d'usage, au communisme.³³

6. *Les contradictions ne sont pas absolues, mais s'interpénètrent mutuellement.* En un point déterminé, la quantité se change en qualité. Toute cause d'un effet donné est en même temps effet de ce dernier agissant comme cause. Il n'y a pas simplement action réciproque de phénomènes nettement séparés, mais interpénétration de ces phénomènes, action

[1934] (33) Ceci vaut également, comme nous avons pu nous en rendre compte dans l'intervalle, pour le développement des formes sexuelles et de l'idéologie sexuelle. Dans la société primitive, dont l'économie est celle du communisme primitif, la vie sexuelle est affirmée, prise en charge. Parallèlement au développement vers l'économie marchande et privée, l'affirmation de la sexualité se transforme en négation de la sexualité tant dans la société que dans la structure humaine. Conformément à la loi dialectique du développement il faut nécessairement faire l'hypothèse qu'à un stade plus élevé la négation de la sexualité se transformera à son tour en affirmation sociale et structurelle de la sexualité. Nous nous trouvons actuellement non seulement dans la contradiction entre la tendance à la suppression de l'économie marchande et celle de son maintien, mais également dans un conflit, qui ne fait que s'exacerber, entre la tendance sociale à l'accentuation de la répression sexuelle et la tendance opposée au rétablissement de l'économie sexuelle naturelle à la place de la régulation morale et de la répression. En Union Soviétique, les premières années ont vu se manifester clairement les deux tendances progressives. Dans le domaine sexuel elles ont à nouveau disparu, une régression s'en est suivie dont les raisons et la nature demandent à être analysées. Cf. "*L'irruption de la morale sexuelle*". La théorie de l'économie sexuelle sociale peut être conçue comme la connaissance subjective, comme la prise de conscience théorique de cette contradiction sociale. Celle-ci non seulement est restée inconnue pour le courant aujourd'hui dirigeant du mouvement prolétarien, mais même son dévoilement y a provoqué dans de larges cercles une très forte résistance. Cf. "*L'histoire de Sex-Pol*", Z.f.p.P.u.S., à partir des numéros 3-4.

et réaction de l'un sur l'autre. En outre, dans des conditions déterminées, un élément peut se transformer en son contraire.³⁴

7. *Le développement dialectique est progressif, mais à certains moments il avance par bonds.* Progressivement refroidie, l'eau ne devient pas glace peu à peu : mais, en un point déterminé, la qualité eau se change brusquement en qualité glace. Il ne s'ensuit pourtant pas que ce changement ait surgi brusquement de rien ; il s'est en effet développé peu à peu, dialectiquement, jusqu'au bond. Et voilà comment la dialectique résout aussi, sans la supprimer, la contradiction évolution-révolution. La transformation de l'ordre social est d'abord préparée par l'évolution (socialisation du travail, paupérisation de la majorité, etc.), puis réalisée par la révolution.

Essayons maintenant, en étudiant quelques phénomènes typiques de la vie psychique humaine révélés par l'analyse de mettre en évidence leur dialectique. laquelle, d'après nous, n'aurait pu apparaître sans la méthode psychanalytique.

Prenons tout d'abord comme exemple le développement dialectique de la formation du symptôme dans la névrose, décrite pour la première fois par *Freud*. D'après *Freud*, le symptôme névrotique prend naissance du fait que le moi, socialement assujéti (*gebunden*), se défend d'abord contre une motion pulsionnelle (*Triebregung*) puis la refoule. Mais le refoulement d'une motion pulsionnelle ne constitue pas à lui seul un symptôme ; il faut pour cela que la pulsion refoulée perce à nouveau le refoulement et reparaisse sous une forme déguisée, comme symptôme. D'après *Freud*, le symptôme contient à la fois et la motion pulsionnelle contre laquelle le sujet se défend et la défense elle-même : le symptôme tient compte des deux tendances opposées. En quoi réside donc la dialectique du mode de formation du symptôme ? Le moi de l'individu est soumis à la pression d'un "conflit psychique". La situation contradictoire, faite d'une part de l'exigence pulsionnelle, d'autre part de la réalité, qui refuse ou punit la satisfaction, exige une solution. Le moi est trop faible pour braver la réalité, trop faible aussi pour dominer la pulsion. Cette faiblesse du moi, conséquence elle-même d'une évolution antérieure dont la formation du symptôme ne représente qu'une phase, elle est donc le cadre dans lequel se déroule le conflit ; ce dernier est résolu de la façon suivante : obéissant aux exigences sociales, en réalité

[1934] (34) Ce processus a pu être saisi d'une manière presque palpable précisément sur le mouvement de masse fasciste. La rébellion anticapitaliste de la masse du peuple allemand, rébellion qui est en contradiction très vive avec la fonction objective du fascisme, s'entremêle avec cette dernière et pour un temps elle s'est transformée en son contraire, en consolidation de la domination du capital allemand

Ici mentionnons seulement un problème qui devra être traité ailleurs d'une manière très approfondie. L'essence de la politique marxiste consiste à prévoir les tendances de développement possibles et à favoriser les processus qui correspondent à la révolution sociale. La direction du Komintern, à qui le sort de la révolution mondiale a été confié, a dégénéré dans la théorie vers l'économisme et le mécanisme et par là elle a été constamment à la remorque. Elle n'a pas pu prévoir, elle n'a pas vu par exemple les tendances révolutionnaires à l'intérieur du mouvement de masse fasciste et en conséquence elle n'a pu arriver à rien. Dans le fascisme se trouvaient et se trouvent provisoirement réunies les tendances révolutionnaires et réactionnaires. Dans le massacre des chefs SA le 30 juin 1934, les contradictions sont à nouveau béantes : l'avenir dira si c'est de manière définitive. Tout ceci aurait pu être prévu comme une possibilité. Il n'y a qu'une voie à suivre pour en tirer les leçons. Si l'on parvient à voir à temps les contradictions internes dans chaque phénomène social essentiel, il est possible alors de faire des prévisions sur les possibilités de développement. Cf. à ce sujet "*Psychologie de masse du fascisme*", où l'on trouve un essai d'analyse des contradictions idéologiques du fascisme.

pour ne pas disparaître ou ne pas être puni, c'est-à-dire par instinct de conservation, le moi *refoule* la pulsion.³⁵ Le refoulement est donc la conséquence d'une contradiction insoluble dans l'état de conscience. La pulsion étant devenue inconsciente, le conflit a reçu une solution temporaire, pathologique il est vrai. *Deuxième phase* : après le refoulement du désir, à la fois nié et affirmé par le moi, le moi lui-même se trouve modifié : sa conscience est appauvrie d'un élément (la pulsion) et enrichie d'un autre (l'apaisement passager). Mais pas plus refoulée que consciente, la pulsion ne peut renoncer à sa satisfaction ; refoulée, elle le peut d'autant moins qu'elle n'est même plus soumise alors au contrôle de la conscience. *Le refoulement pose lui-même sa propre disparition* : il donne lieu, en effet, à une forte stase d'énergie pulsionnelle qui finit par se donner issue en brisant le refoulement. Ce nouveau processus est le résultat de la contradiction entre le refoulement et la stase pulsionnelle, tout comme le refoulement lui-même était la conséquence de la contradiction entre le désir pulsionnel et le refus du monde extérieur (sous la condition : faiblesse du moi). Il n'existe donc pas une "tendance" à la formation du symptôme ; comme nous avons pu le voir, le développement résulte des contradictions du conflit psychique. En même temps que le refoulement nous avons la condition qui rend possible sa rupture : l'accumulation d'énergie résultant de la pulsion non satisfaite. La rupture du refoulement dans la deuxième phase nous ramène-t-elle à l'état primitif ? Oui et non. Oui, en ce sens que la pulsion domine à nouveau le moi ; non, en ce sens qu'il se trouve dans la conscience sous une forme *modifiée, déguisée*, sous forme de *symptôme*. Ce dernier contient l'élément ancien : la pulsion, en même temps que son contraire, la défense du moi. Dans la troisième phase (symptôme), les éléments antagoniques du début sont donc réunis en un seul et même phénomène. Ce dernier est la négation (rupture) de la négation (du refoulement). Arrêtons-nous un instant pour illustrer par un exemple concret l'expérience psychanalytique.

Prenons le cas d'une femme mariée redoutant des bandits imaginaires qui pourraient l'assaillir à coups de couteau. Elle ne peut rester seule dans une pièce et soupçonne chaque recoin de dissimuler un hideux criminel. L'analyse de cette femme de travailleur révèle ce qui suit :

Première phase : conflit psychique et refoulement. — Avant son mariage, cette femme a connu un homme qui la poursuivait de propositions auxquelles elle aurait volontiers cédé si elle n'avait été moralement inhibée. Elle put liquider ce conflit en se consolant par la perspective du mariage. Mais l'homme se détourna d'elle ; elle en épousa un autre sans pouvoir oublier le premier, dont l'image ne cessait de la tourmenter. Après l'avoir rencontré à nouveau, elle fut à nouveau en proie à un grave conflit entre son désir et son respect de la fidélité conjugale. Dans ces conditions, le conflit était insupportable et insoluble, son désir étant aussi fort que ses principes moraux. Elle commença par éviter l'homme (défense), puis sembla finir par l'oublier. Il ne s'agissait pas en réalité d'un véritable oubli, mais d'un refoulement. Elle se crut guérie et ne pensa plus à lui, consciemment du moins.

Deuxième phase : rupture du refoulement. — Quelque temps après, elle eut une violente querelle avec son mari parce que ce dernier flirtait avec une autre femme. Comme

[1934] (35) L'école psychanalytique anglaise a méconnu le fait que cette faiblesse du moi est une expression artificielle par suite de l'inhibition pulsionnelle. S'il n'existait pas de conflit entre le moi et l'exigence sexuelle, si le moi pouvait obtenir une satisfaction qui corresponde à chaque fois au stade de développement, le moi ne craindrait pas la pulsion. Or cette faiblesse ainsi produite est considérée comme ayant un fondement biologique par ces psychanalystes et beaucoup d'autres. Par suite de quoi le refoulement sexuel doit être une nécessité biologique.